

L'EMIGRATION ISCHITAINE AU XIX^e SIECLE

Le texte ci-après est une traduction libre d'un extrait d'un livre écrit par Lucia De Blasio intitulé « **Pe' terre assaie luntane** ».

Il traite essentiellement de l'émigration ischitaine vers le Nouveau Monde, mais les causes et les modalités de cette émigration ne sont guère différentes de celle qui a eu lieu vers l'Algérie, qui d'ailleurs fait l'objet de passages spécifiques, et l'extrait, même incomplet, reste intéressant en ce qu'il rappelle:

- les causes de l'émigration, notamment la crise de l'agriculture, en gardant en mémoire que cela ne peut valoir que pour les paysans car dans le même temps, des pêcheurs émigraient également, qui connaissaient certes des difficultés, mais qui surtout étaient déjà habitués à se rendre sur les côtes algériennes et qui, après la conquête de l'Algérie, ont trouvé plus expédient de rester sur place. Il serait d'ailleurs intéressant de savoir si l'appartenance au monde paysan ou à celui de la mer a continué à cloisonner les communautés, au moins au début, ou si celles-ci se sont mélangées, considérant d'abord et seulement leur origine ischitaine.
- les destinations privilégiées des émigrants, Stora, Philippeville et Constantine, à partir desquelles nos ancêtres se sont fixés ou se sont égaillés dans toute l'Algérie.
- le caractère des ischitains qu'on décrit comme hostiles à l'étranger et replié sur soi et qui pourtant ont su, par la force des choses, surmonter cet atavisme pour partir à l'aventure ou, par la suite, pour ...accueillir des touristes.
- la connaissance par tous du caractère irréversible de leur départ ce qui a peut-être d'ailleurs accéléré leur intégration dans la mesure où ils étaient pratiquement obligés de se tourner vers l'avenir ; encore que cela n'aurait pas été si facile s'ils avaient vraiment eu le caractère replié décrit par l'auteur.

Jean-Claude Pilato

L'EMIGRATION ISCHITAINE AU XIX^e SIECLE

« L'emigrazione ischitana nelle Americhe (1893-1993) »

En ce qui concerne l'étude de l'émigration ischitaine au XIX^e siècle, il n'existe pas de documents comme des fiches d'état civil ou des demandes de changement de résidence susceptibles d'indiquer sans risque d'erreur le nombre d'émigrants. Les données chiffrées ont été relevées dans les archives paroissiales.

Le clergé était beaucoup plus proche du mode de vie du peuple et le vivait pratiquement de l'intérieur. Chaque prêtre connaissait parfaitement toutes les composantes des familles de sa paroisse ainsi que l'histoire de chacun. En outre, ceux qui quittaient l'île avaient l'habitude de faire part au prêtre de leur décision de partir et de la destination. Au nombre de leurs principales missions, les prêtres avaient celle de tenir à jour un registre dans lequel, outre les indications relatives aux mariages, confirmations et autres sacrements, ils reportaient le nom des chefs de

famille qui partaient à l'étranger, sans noter cependant de précisions relatives aux autres membres de la cellule familiale. Cet inconvénient rend cette source d'information précieuse mais approximative. En effet, chaque nom présent sur le registre pourrait être compris comme se rapportant à un seul émigrant, ou au contraire à six ou sept personnes, d'autant que la famille patriarcale était beaucoup plus nombreuse autrefois qu'elle ne l'est actuellement. En dépit de ces insuffisances, les dossiers du diocèse, qui représentaient à l'époque un moyen efficace d'appréciation de l'activité pastorale du secteur, constituent, en outre, un utile instrument de connaissance du phénomène migratoire dans les années 1800.

Les principaux courants migratoires concernant l'île ont eu lieu dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, plus particulièrement au cours des vingt dernières années. En 1851, la crise de la viticulture commença à pousser les familles ischitaines à émigrer. Un des pivots de l'économie de l'île était représenté par la culture de la vigne et la production du vin. Par suite de l'apparition du cryptogame et de la « zella » dans les années 1852-1853, les ischitains entreprirent un exode massif vers les colonies françaises d'Afrique du Nord et vers le Nouveau Continent.

Ceux qui se dirigèrent vers l'autre rive de la Méditerranée émigrèrent surtout dans les villes de Stora, Constantine et Philippeville. Avant de se rendre sur ces terres, ils avaient eu le bon sens de « tâter le terrain », s'adressant au Consul de France à Naples pour demander à être protégés pendant leur traversée et bien accueillis par les autorités locales. Dans une lettre du 2 octobre 1854, adressée par le Consul à l'évêque d'Ischia, on atteste l'honnêteté et l'ardeur au travail de nos émigrants « ...*Monsieur Fleury m'a fait observer que les populations d'Ischia et des îles voisines, composées de paysans et de pêcheurs honnêtes, ne peuvent causer aucun préjudice à nos colonies ; c'est pourquoi nous vous prions de favoriser leur émigration vers nos possessions africaines (...)* ». Celui qui se présentait à l'ambassade pour se faire délivrer un passeport devait prouver qu'il était en possession d'une somme d'argent équivalente à 2000 francs et avoir un métier. Celui qui ne remplissait pas ces conditions contournait l'obstacle en se rendant à Marseille et en s'embarquant de là pour les colonies. Après quelques années, ils obtenaient la nationalité française. Quand, en 1962, l'Algérie obtint l'indépendance, les descendants de ces émigrants allèrent habiter dans différentes villes françaises, particulièrement à Marseille.

Ce premier courant migratoire présente deux caractéristiques en commun avec, à la même époque, le flux en provenance des zones agricoles du Mezzogiorno, notamment de la Calabre et de la Basilicate. De ces régions, comme depuis l'île, émigraient surtout des paysans et des agriculteurs qui, malgré la conjoncture économique grave, avaient conservé la propriété de leur terre. La somme obtenue grâce à la vente du fonds, constituait pour les émigrants une assurance et un point de départ pour construire leur avenir en terre étrangère. On peut situer l'émigrant-type provenant d'Ischia dans une frange sociale comprise entre celle des non-possédants et celle des petits bourgeois.

Ceux qui quittent l'île au XIX^e siècle sont pleinement conscients d'aller vers un destin nouveau et plein d'inconnu; ils représentent les pionniers de l'outre-mer. Aucun familial ne les attend pour les accueillir en terre étrangère. Ce sont eux qui tracent, pour ainsi dire, la route pour tous ceux qui décideront, au siècle suivant, d'entreprendre le même chemin. Dès lors, il est juste de leur reconnaître une dose massive de courage et un fort esprit d'entreprise, ainsi qu'une remarquable largeur de vue. On comprend facilement que cette hauteur de vue est la conséquence directe du désespoir et de la misère, mais on ne peut qu'en rester surpris. En effet, l'ouverture d'esprit vers des traditions et des coutumes différentes des siennes est une qualité rare chez les insulaires, craintifs et de caractère réservé, appréhendant toujours ce qui est nouveau et

« étranger ». Un tel profil psychologique provient probablement du souvenir des nombreuses invasions de peuples venant du continent et de la mer. Aucun de ceux-ci, exception faite pour les premières colonisations, n'a représenté pour les autochtones quelque chose de positif, n'apportant avec eux que violence et destruction. Il s'en est suivi un état d'esprit insulaire, frisant parfois une vraie xénophobie. Celui-ci s'est cependant modifié avec le temps ; aujourd'hui, il a fait place à un authentique et sincère sens de l'hospitalité, accentué par l'augmentation de l'activité touristique, une « invasion » qui se produit dans l'île durant les mois de printemps et d'été, apportant cette fois bien-être et richesse.

Parmi les premiers émigrants ischitains, quelques uns, par de grands efforts, parviennent à s'intégrer dans la société étrangère. Ils commencent par exécuter les travaux les plus humbles, gagnant convenablement leur vie. Ils envoient au pays des lettres dans lesquelles l'enthousiasme et l'optimisme masquent les grands sacrifices et les humiliations subies sur la terre d'accueil. Quelques lignes ambiguës suffisent à inciter les conjoints et les amis restés sur l'île à quitter eux aussi leur terre. Mais le plus souvent, les hommes émigrent seuls, avec la promesse de faire venir leur famille. Peu après ils effacent leurs traces, coupant complètement les ponts avec leurs proches, mais aussi avec une vie de misère. La plupart du temps, ils se marient avec des femmes du lieu ou des ischitaines émigrées depuis longtemps, et fondent avec elles une nouvelle famille.

En plus d'être les premiers à quitter l'île, les émigrants des années 1800 ont une seule certitude : ils entreprennent un voyage sans retour. Le coût des transports à bord des transatlantiques est exorbitant par rapport aux moyens financiers des émigrants. Celui qui vend tous ses biens pour acquérir le billet sait qu'il ne pourra plus retourner en arrière. C'est aussi pour cette raison qu'on reconnaît aux émigrants du siècle passé une très forte détermination. A partir des premières années 1900, les tarifs deviennent plus abordables. Dès lors, l'émigration du XX^e siècle prend définitivement l'aspect d'une tentative qu'on accomplit pour améliorer sa propre vie, mais il ne s'agit plus d'un parcours obligé et à sens unique.

(...)